



Florence et Daniel Guerlain IMPÉRIAL DESSEIN

Tandis que le musée Albertina présente la plus grande rétrospective consacrée à Dürer, l'institution viennoise célèbre également ce couple français, devenu au fil du temps les plus grands collectionneurs de dessins contemporains. Une consécration. Propos recueillis par **Raphaël Morata**



Quel privilège d'être exposé à l'Albertina en même temps que Dürer !

DANIEL GUERLAIN : C'est bien pour Dürer (rires). Plus sérieusement, ce « compagnonnage » est fabuleux. Klaus Schröder, le directeur du musée, nous a fait un grand honneur en présentant notre collection. D'autant que pour l'Albertina, qui est l'un des plus grands établissements d'art graphique au monde, c'était la première fois qu'il exposait un tel fonds de dessins contemporains.

FLORENCE GUERLAIN : Quand au petit matin, en sortant de notre hôtel, nous avons aperçu devant le musée l'affiche de l'exposition avec ce dessin de Kiki Smith comme illustration, nous avons été très, très fiers. Et plus encore quand nous avons découvert l'accrochage et le choix effectués par Elsy Lahner, commissaire de l'exposition. Nous ne sommes pas blasés du tout.

A-t-elle fait apparaître un aspect inédit de votre collection constituée de plus de 1 200 dessins offerts, en 2012, au Centre Pompidou ?

D.G. : Jonas Storsve, conservateur du cabinet d'art graphique du Centre national d'art et de culture Georges Pompidou, a donné carte blanche à son homologue de

Vienne. Avec sa sensibilité, Elsy a proposé une relecture de la collection. Nous avons été éblouis par l'équilibre des compositions, les perspectives trouvées et la rigueur toute autrichienne de l'accrochage. En traversant les salles de l'exposition, comme de simples visiteurs, nous avons la sensation d'être dans l'appartement privé d'un amateur d'art.

F.G. : Elsy a sélectionné une vingtaine d'artistes, de Mark Dion à Pavel Pepperstein, d'Aya Takano à Marcel Dzama, présenté 160 dessins, dont certains que nous n'avions pas revus depuis leur acquisition comme ceux de la Hollandaise Renie Spoelstra. Je me souviens que son galeriste nous les avait présentés, étalés par terre, lors d'une petite foire au palais d'Iéna. Ce fut un coup de foudre.



Parmi les œuvres collectionnées par le couple Guerlain et exposées à l'Albertina de Vienne, *The Dancing Woman* (2007) de Pavel Pepperstein, artiste moscovite né en 1966.



Ci-dessus, *The Shipwreck* (2001) de Mark Dion, né en 1961 à New Bedford dans le Massachusetts. Page de droite, en haut, ensemble intitulé *Cat 9: Explosions* (2011) de Marcel van Eeden, lauréat néerlandais du prix de dessin 2011 de la Fondation d'art contemporain Daniel & Florence Guerlain.

Aujourd'hui, vous considérez-vous comme les ambassadeurs d'une collection plutôt « voyageuse » ? Était-ce d'ailleurs un prérequis à votre donation ?

F.G.: Nous n'avons rien demandé en échange au Centre Pompidou. Nous savions seulement qu'il y aurait une exposition inaugurale qui a été un grand succès avec 400 000 visiteurs. C'est vraiment Jonas Storsve qui nous a lancés « dans cette merveilleuse aventure ». Nous adorons l'aspect nomade de cette collection, présentée à Libourne, au Nordiska Akvarellmuseet en Suède, au Kunsten d'Aalborg au Danemark, puis au musée d'art contemporain d'Ibiza. Nous partons prochainement en Russie pour monter, en 2020, l'exposition qui nous a été proposée par le musée Pouchkine. Là, nous nous impliquons personnellement, participons à la sélection de plus de 200 œuvres. Depuis deux ans, nous nous rendons à Moscou trois fois par an. C'est passionnant.

Qui a eu l'idée de collectionner à deux ?

Des précédents familiaux ?
F.G.: Nous avons dès le début de notre rencontre décidé de tout faire ensemble... donc de collectionner aussi. D'ailleurs, nous nous sommes connus à travers un groupe d'artistes. J'ai suivi Daniel dans sa passion pour l'art. Son grand-père, Jacques Guerlain, le créateur entre autres de Shalimar, avait une immense collection d'impressionnistes, mais celui-ci ne la montrait que très rarement.

Comment avez-vous déterminé le genre d'œuvres que vous vouliez réunir ?

F.G.: Jamais d'a priori. Que du sentiment. Aimer les œuvres choisies. Au début, nous nous considérions davantage comme des amateurs d'art que des collectionneurs.

D.G.: Nous marchions aux coups de cœur. À la fin de l'année, on faisait l'addition (rires). Depuis, nous sommes

plus raisonnables. Même si nous avons acquis après notre donation près de 400 œuvres, on s'est calmés. Désormais, nous en achetons qu'une quinzaine par an. Dans notre grande période compulsive, on pouvait aller jusqu'à une centaine!

F.G.: Notre passion est plus raisonnée. On réfléchit plus, trop peut-être. L'expérience, sans doute. Notre regard a aussi changé depuis notre premier achat, un Fiona Rae, artiste anglaise dénichée dans une minuscule galerie sous bulle. Rencontrer les artistes dans leurs ateliers est devenu essentiel pour nous. Surtout depuis la création, en 2006, du prix de dessin contemporain, car nous devons tout connaître d'eux.

Une acquisition était-elle

le fruit d'un compromis, d'une majorité absolue ou toute relative ?

D.G.: Toujours ensemble! Dans les foires et les galeries, on se promène tranquillement, en couple, et très rarement nous nous faisons conseiller. La seule fois où j'ai acheté, seul, une œuvre, c'est parce que Florence était malade...

F.G.: Et elle était pas terrible (rires). Nous ne fonctionnons jamais d'une façon calculée, spéculative, imaginant que la cote de tel ou tel va grimper. Nous ne revendons jamais nos acquisitions. Le plaisir, c'est de découvrir à deux. C'est tout.

Quelles sont vos plus belles trouvailles ?

F.G.: Il y en a tant. Souvent celles liées au prix de notre fondation, attribué chaque année lors du Salon du dessin. Comment ne pas citer la Chilienne Sandra Vásquez de la Horra dont la carrière a véritablement décollé grâce à cette récompense.

Quelle est votre plus grande déception ?

F.G.: Ne pas avoir acheté à New York en 1994 un monochrome de Mark Tansey, artiste américain surtout connu dans son pays. Je le regrette amèrement. J'y pense

toujours. À l'époque, il valait 70 000 dollars. Aujourd'hui, Tansey est inabordable, entre 4 à 5 millions! Nous regrettons aussi de ne pas avoir un seul William Kentridge.

Votre dernier coup de cœur ?

D.G.: Martha Jungwirth, une jeune artiste de 79 ans qui vit et travaille à Vienne. Elle est d'une fraîcheur remarquable. Son œuvre est immense.

Et votre plus belle dispute ?

D.G.: Ne concerne pas l'art, mais une histoire d'ascenseur dans notre immeuble (rires). ●

Voir A Passion for Drawing. The Guerlain Collection from the Centre Pompidou,

exposition au musée Albertina de Vienne, jusqu'au 26 janvier 2020. fondationdfguerlain.com

« Nous adorons l'aspect nomade de cette collection, aujourd'hui à Vienne, demain à Moscou. »



© ADAGP 2019

À gauche, *Primigenios II* (2008) du Basque Javier Pérez. À droite, dessin faisant partie d'un ensemble appelé *Cloud*, de la Chilienne Sandra Vásquez de la Horra, prix de dessin 2009 de la Fondation. Ci-dessous, *Untitled (Woman with Bird)*, 2003) de Kiki Smith, artiste féministe américaine née en 1954.

